

Un jour de chance

Hyun Jin-geon

Le ciel était sombre et couvert, comme s'il allait neiger d'un instant à l'autre. Mais au lieu de neige, c'est une fine pluie froide qui tombait sans relâche, projetant ses gouttelettes à moitié gelées sur le sol.

Pour Kim Chŏm-ji, qui travaillait comme tireur de pousse-pousse dans le quartier de la Porte de l'Est, ce jour était le plus chanceux qu'il ait connu depuis longtemps. Tout avait commencé le matin, lorsqu'il accompagna la « madame » de la maison d'en face jusqu'à la ligne de tramway, visiblement pour entrer en ville (même si, techniquement, c'était encore à l'intérieur des remparts). Ensuite, dans l'espoir de trouver d'autres clients, il était resté près de l'arrêt du tram, lançant des regards presque suppliants à chaque passager qui en descendait. Finalement, un homme vêtu à l'occidentale — sans doute un enseignant — lui demanda de le conduire à l'école Tonggwang (東光學校), et Kim accepta avec joie.

Il gagna trente jeon sur la première course et cinquante jeon sur la seconde — une somme prometteuse pour si tôt dans la journée. En vérité, la chance lui souriait. Depuis près de dix jours, il n'avait pratiquement pas vu la couleur de l'argent. Alors, quand des pièces de dix jeon ou parfois de cinq jeon tintaient dans sa paume, il en avait presque les larmes aux yeux. Plus précieux encore, les quatre-vingts jeon dont il disposait à présent lui semblaient inestimables. Avec cela, il pouvait s'humecter la gorge d'un verre de vin de riz bon marché, s'il le souhaitait ; mais surtout, il pouvait acheter un bol de *seolleongtang* (soupe d'os de bœuf) pour sa femme malade.

Sa femme toussait depuis plus d'un mois. Comme ils n'avaient souvent même pas de quoi préparer un gruau de millet, il n'était évidemment pas question de médicament. Techniquement, il aurait pu se débrouiller pour acheter une ou deux doses, mais il était fermement convaincu qu'une fois qu'on « fait fuir » une maladie à coups de remèdes, celle-ci y prend goût et revient sans cesse. Suivant ce principe personnel, il ne l'avait jamais emmenée chez le médecin, si bien qu'il ignorait tout de sa maladie. Mais à la voir désormais couchée à plat dos, incapable de se tourner, il était clair que cela empirait. Le mal s'était aggravé une dizaine de jours plus tôt, après qu'elle eut mangé du millet mal cuit qui lui

avait causé une sévère constipation. À ce moment-là, Kim avait finalement pu se procurer un peu d'argent, acheter un petit sac de millet et un fagot de bois à bas prix. Selon ses dires, « cette bonne-à-rien, paniquée, l'avait fait bouillir dans une marmite ». Le feu était faible, elle était pressée, et le millet n'avait pas bien cuit. Pourtant, « cette damnée femme » avait saisi de pleines poignées de millet et les avait enfournées dans sa bouche, comme si elle craignait qu'on vienne le lui arracher. Elle avait continué jusqu'à avoir les joues gonflées comme des poings. Le soir même, elle gémissait : elle avait mal à la poitrine, se sentait oppressée, et roulait des yeux comme en pleine crise.

Furieux, Kim avait hurlé :

« Bon sang, femme ! Tu tombes malade quand tu ne manges pas, et tu tombes encore malade quand tu manges ! Qu'est-ce que je suis censé faire ? Ouvre donc les yeux ! »

Il avait giflé la joue de sa femme, qui geignait, allongée à ses pieds. Elle avait entrouvert un peu plus les yeux, mais des larmes y brillèrent aussitôt. Et Kim, lui aussi, sentit ses yeux le brûler.

Pourtant, même dans cet état, elle n'avait pas perdu l'appétit. Depuis trois jours, elle suppliait son mari de lui rapporter un peu de bouillon de *seolleongtang*.

« Cette maudite femme ! Tu ne supportes même pas le gruaud de millet et tu veux du *seolleongtang* ? C'est pour retomber malade tout de suite après ? »

Il l'avait sermonnée ainsi, mais au fond de lui, le fait de ne pas pouvoir le lui acheter le rongait.

Désormais, il le pouvait enfin. Il pourrait même acheter de la bouillie pour leur fils de trois ans, Gaettong, qui pleurait de faim près de sa mère malade. Quatre-vingts jeon en poche, Kim Chŏm-ji se sentait à l'aise, presque riche.

Mais sa chance ne s'arrêta pas là. Alors qu'il s'essuyait la sueur et la pluie sur la nuque avec un chiffon sale, à peine digne d'être appelé une serviette, et qu'il s'apprêtait à sortir de l'enceinte de l'école, une voix l'interpela soudain par derrière :

« Pousse-pousse ! »

Kim s'immobilisa et, en se retournant, aperçut un élève de cette même école qui accourait. Le jeune garçon lança :

« Combien jusqu'à la gare de Namdaemun ? »

C'était sans doute un pensionnaire qui rentrait chez lui pour les vacances d'hiver. Il avait dû prévoir de partir ce jour-là, mais entre la pluie et ses bagages, il ne savait pas comment faire. Puis il avait vu Kim, courant sous la pluie, chaussé de souliers à demi usés et vêtu d'un habit occidental élimé.

« Tu veux aller à la gare de Namdaemun ? »

Kim hésita un instant. Craignait-il de faire un si long trajet sous la pluie sans protection ? Ou était-il déjà satisfait de ce qu'il avait gagné le matin ? Non, pas du tout. C'était plutôt un léger sentiment de crainte devant tant de chance soudaine. De plus, il songeait à la demande de sa femme ce matin-là. Quand la voisine l'avait appelé, sa femme — le visage décharné, les yeux comme dernier reflet de vie, grands et caves — l'avait regardé d'un air suppliant.

« Ne sors pas aujourd'hui. Reste à la maison, je suis trop mal... »

Avait-elle murmuré, la respiration râpeuse. Sans y prêter attention, Kim avait répliqué :

« Bon sang, femme, tu délirés ? Si je reste là, qui va nous nourrir ? »

Il avait bondi pour partir, mais elle avait agité faiblement les bras, comme pour le retenir.

« Ne pars pas... ou reviens vite, si tu dois y aller... »

Elle l'avait appelé d'une voix étranglée tandis qu'il s'éloignait.

À présent, entendant l'élève lui demander d'aller jusqu'à la gare, Kim revit en pensée les mains tremblantes de sa femme, ses grands